



**HAL**  
open science

## Traduire les correspondances intimes et amoureuses : à la croisée des subjectivités

Florence Pellegrin

► **To cite this version:**

Florence Pellegrin. Traduire les correspondances intimes et amoureuses : à la croisée des subjectivités. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2016, Traduction - Édition, 40, pp.101-111. hal-01620877

**HAL Id: hal-01620877**

**<https://hal.science/hal-01620877>**

Submitted on 10 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Traduire les correspondances intimes et amoureuses : à la croisée des subjectivités

Le traducteur doit négocier avec le fantôme d'un auteur souvent disparu, avec la présence envahissante du texte source, avec l'image encore floue du lecteur pour qui il est en train de traduire<sup>1</sup> (Umberto Eco, *Dire presque la même chose, expériences de traduction*, 2006 [2003]).

Dans le cadre de mon travail de recherche de doctorat sur les mœurs amoureuses des classes populaires de Londres dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, j'ai découvert une quantité importante de correspondances privées dans les archives du *London Foundling Hospital*, une organisation caritative consacrée dès 1739 à l'accueil d'enfants abandonnés. Ces archives contiennent les témoignages de jeunes mères célibataires contraintes de se séparer de leur enfant. Elles renferment également des documents preuves – lettres personnelles, photographies, certificats divers – utilisés comme pièces à conviction pour donner davantage de force et de crédibilité aux propos de ces femmes. Fournir des courriers intimes, c'est faire la preuve de relations durables, d'une histoire d'amour établie et qui aurait dû aboutir au mariage. La lettre amoureuse est souvent exigée comme preuve irréfutable de la respectabilité de jeunes femmes qui sont contraintes d'abandonner leur enfant.

Certes, les correspondances retrouvées n'ont rien à voir avec les lettres d'amour rocambolesques que certains créent pour la postérité. Il s'agit ici de lettres ordinaires, écrites par des hommes qui n'ont pas tenu leurs promesses d'épouser celles avec lesquelles ils avaient commis le « péché de la chair ». Ces missives, qui ne se distinguent ni par leur qualité, ni par leur phrasé et dont le contenu peut nous paraître dénué d'importance, entretiennent les relations affectives et sexuelles et témoignent de la nécessité de communiquer avec la femme aimée ou supposée l'être. Lorsqu'à l'occasion de la rédaction de ma thèse de doctorat j'ai effectué une première traduction de ces lettres en français, j'ai rencontré nombre de difficultés qui feront l'objet de cet article.

---

<sup>1</sup> Umberto Eco, *Dire presque la même chose, expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2006 (2003), p. 411.

Face à ces courriers qui ne sont bien souvent que de l'écrit oralisé, la tâche du traducteur est complexe. Comme le soulignait Antoine Berman en 1985, ce type de traduction nécessite un travail subtil quant au « jeu des signifiants »<sup>1</sup>. Quelles sont les stratégies à adopter afin de proposer une traduction qui, dans la langue cible, nous permette d'éviter de ressentir l'« étrangeté » de l'original mais aussi d'en préserver le style et surtout l'émotion<sup>2</sup> ? Il conviendra de s'interroger sur la nature du lien entre le texte original, le traducteur et le lecteur contemporain.

Le corpus dont il est ici question comprend près de six-cent correspondances intimes dont la quasi-totalité a été écrite par des hommes<sup>3</sup>. La quantité des courriers retrouvés dans ces archives augmente de façon exponentielle durant les deux dernières décennies du siècle, ceci étant sans doute imputable aux progrès en matière d'éducation après les réformes de 1870 et de 1880<sup>4</sup>. Écrire est une pratique culturelle qui se démocratise. Les Victoriens sont de fervents épistoliers. On écrit pour toutes sortes d'occasions : envoi de nouvelles, de courriers d'affaires mais aussi de lettres d'excuses, d'amour, de félicitations. Quant aux couples amoureux, ils s'écrivent davantage encore et la transmission des courriers est quasi-instantanée. La lettre est en quelque sorte l'équivalent du courriel ou du texto d'aujourd'hui. Il est même possible de changer l'horaire d'un rendez-vous au dernier moment. Pour un penny, on peut envoyer des cartes lettres ("*letter cards*") déjà affranchies et prêtes à l'emploi, une nouveauté qui fait son apparition en Grande-Bretagne dans les années 1890<sup>5</sup>. En 1898, l'amoureux d'Eliza W.L. enverra une carte lettre à 11h45 du matin pour confirmer leur rendez-vous du soir, c'est dire que le système postal est efficace :

<sup>1</sup> Antoine Berman, *La Traduction ou la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1999 (1985), p. 14.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>3</sup> Les courriers féminins sont rares et ont, pour la plupart, été écrits lorsque la relation amoureuse est déjà détériorée, fragilisée par l'annonce d'une grossesse non désirée. Il s'agit principalement de lettres qui n'ont pas trouvé leur destinataire, utilisées comme preuves irréfutables des tentatives faites pour retrouver le père de l'enfant.

<sup>4</sup> Après l'adoption de la loi de 1870, cinquante-trois écoles seront construites à Londres en moins de cinq ans. Une démarche orchestrée par le tout jeune *London School Board*, cf. Jerry White, *London in the 19th Century, A Human Anful Wonder of God*, London, Vintage Books, 2008, p. 465. La loi de 1880 fixe l'âge obligatoire de scolarisation à dix ans. En 1893, il passe à douze ans. En 1891, les frais de scolarité seront abolis.

<sup>5</sup> James Mackay, *Philatelic Terms Illustrated*, London, Stanley Gibbons, 2003, p. 78.

Chérie, je suis ravi de te voir ce soir. Rendez-vous à 20 heures à Ludgate. Je pars à l'instant pour Reading mais je devrais revenir à temps pour te retrouver. Si jamais tu achètes les chaussures dont tu m'as parlé, ne prends pas les hauts talons. En ce moment, je suis débordé. Je ne fais que travailler. J'espère te voir à 20 heures. Bien à toi, Harry<sup>1</sup>.

Quelques mois plus tôt, il aura fait usage de ce même type de carte pour annuler leur rendez-vous du soir :

Chère petite, je suis désolé de devoir t'annoncer que je ne peux pas me libérer ce soir. Je dois rester ici jusqu'à 10h30 et je n'y peux rien. Je viendrai te rendre visite dès que possible, ou alors, je t'écrirai pour qu'on se voie dimanche si tu es libre. Bien à toi, Harry P.H.<sup>2</sup>

Les télégraphes sont un autre moyen rapide de communiquer. Robert C. opte pour ce mode de communication afin de contacter la mère de son enfant à naître avant son départ pour les États-Unis :

J'ai décidé qu'il était absurde de continuer à essayer de faire des affaires en Angleterre. Je pars donc aujourd'hui pour l'Amérique à bord de l'*Orinoco*. Essaie de te débrouiller avec cela jusqu'à ce que je puisse t'envoyer à nouveau de l'argent. Je suis complètement fauché<sup>3</sup>.

La forme de correspondance la plus commune est bien entendu la lettre. Outil indéniable de la période où l'on se fait la cour, elle apporte une touche de romantisme et atteste du lien secret et intime qui existe entre les deux correspondants. C'est dans l'intimité que l'on prend le temps de se livrer à l'autre, de lui vouer toute son attention. L'élégance, la qualité de l'écriture, de même que la régularité de la correspondance, sont des gages de l'intérêt que l'on voue à l'autre. « Objet personnel » par définition, la lettre répond à des exigences communes puisqu'elle est l'expression d'un « processus normatif » qui transpose sur papier les « règles de bienséance sociale »<sup>4</sup>. On évite dans la mesure du possible

<sup>1</sup> “*Dearie, Shall be delighted to see you this evening, Ludgate in 8.oc. am just off to Reading but shall be back in time for you. If you get the shoes you speak of don't get high heels. I have been having a very busy time nothing but work. I hope to see you 8oc. Sharp. Yours as ever, Harry*”, cf. LFHA, ‘Petitions Admitted’, Eliza W.L., 1898, octobre 1896, 11h45 du matin.

<sup>2</sup> “*Dear Girl, am eternily [Sic] sorry to say I cannot see my way clear to get to you tonight, as I have to stay here until 10.30. I cannot help it will call and see you as soon as possible, or else, write you about Sunday if you have nothing on yours as ever, Harry. Pardon Haste*”, cf. LFHA, ‘Petitions Admitted’, Eliza W.L., 1898, 27 août 1896.

<sup>3</sup> “*I have made up my mind it is nonsense my trying to do any business in England so I am going today on the 'Orinoco' to America. Make this do you till I can send you some money. I am dead broke*”, cf. LFHA, ‘Petitions Admitted’, Mary B., 1893.

<sup>4</sup> Marie-Claire Grassi, « La lettre en archives : Approche méthodologique », dans Anne-Marie Sohn (dir.), *La Correspondance, Un document pour l'Histoire*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, Coll. « Cahiers du GRHIS », n°12, 2002, p. 78.

d'écrire au crayon à papier. Certes, les épistoliers de notre corpus travaillent de longues heures et écrivent le soir avant de se coucher, lorsqu'ils trouvent enfin quelques minutes de repos, ou bien, à toute vitesse, juste avant de reprendre du service :

Ma chère Bess, quelques mots pour t'informer que je ne pense pas de mal de toi, à dire vrai, c'est plutôt le contraire. [...] Je n'ai pas beaucoup de temps ce soir et j'aimerais savoir, par retour de courrier, si je peux passer dimanche après-midi, alors je pourrais tout te dire ma chérie. Je t'embrasse bien affectueusement. Ton Jim, à jamais fidèle. Désolé pour ce mot rédigé à la hâte mais c'est 19h30, l'heure du dîner des rupins !<sup>1</sup>

Dans l'empressement, on ne trouve plus le papier ou la plume adéquate et l'on s'en excuse. Dans le post-scriptum de la lettre qu'adresse Henry S. à sa petite amie Lizzie B., le jeune homme se justifie : « Pardonne ce gribouillage au crayon à papier, c'est l'heure du dîner et nous sommes débordés. Le gouverneur était là toute la journée. H.S. »<sup>2</sup>. C'est qu'on écrit à la flamme tremblante de la bougie, le soir avant de se coucher. Ada B. recevra une lettre datée du dimanche 12, à « minuit », dans laquelle le jeune homme précise : « Je ne pouvais aller me coucher sans t'adresser quelques lignes car, comme je vais à Londres demain, je n'aurai peut-être pas le temps de t'écrire »<sup>3</sup>.

Bien des lettres retrouvées dans les archives du *Foundling Hospital* trahissent une certaine maladresse. En 1887, dans sa missive à l'aide-cuisinière qu'il fréquente, le valet de pied Walter S., fait part de son embarras : « Je ne sais pas écrire de belles lettres »<sup>4</sup>. L'art épistolaire est, on le sait, la « marque d'une certaine éducation »<sup>5</sup>. C'est un art élitiste qui n'est pas à la portée de tous. Les lettres sont majoritairement des billets qui fixent de futures entrevues et réaffirment le sentiment amoureux. Voici par exemple le courrier reçu par Rose N., en juillet 1888 :

<sup>1</sup> "My dearest Bess, Just a line to let you know that I do not think anything wrong of you at all, rather the other way for being so true. [...] I am in a very great hurry to-night and I want to know by return of post if I can call on you Sunday afternoon, as I can then tell you everything my dearest. Kind love and best wishes, I remain your ever, true, Jim. Excuse everything now as it is 7-30, dinner time for my toff", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Elizabeth Mc C., 1895. Lettre datée du 5 septembre 1894.

<sup>2</sup> "Please excuse scribble in pencil as its « dinner time » and we are very busy [...] and governor being at home all day. H.S. xxx", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Lizzie A.B., 1894. Elle est employée de bar, il est employé de bureau pour une compagnie de construction.

<sup>3</sup> "Sunday 12 Midnight", "I could not go to bed without writing just a few lines as perhaps tomorrow I may not have a chance as I am going to London [...]", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Ada B., 1894.

<sup>4</sup> "I am not up to letter wrighting [sic]", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Mary S., 1887.

<sup>5</sup> Cécile Dauphin, « Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Roger Chartier (dir.), *La correspondance, les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 231.

Ma chère Rose, c'est avec tout mon amour que je t'adresse ces quelques lignes, puissent-elles te trouver en pleine forme. J'ai été ravi d'apprendre que tu viens à Stamford vendredi. Si tout va bien, j'y serai vers deux heures. J'espère pouvoir te voir ma chérie. C'est tout ce que j'ai à te dire [...] Je t'embrasse. À toi, pour toujours, John<sup>1</sup>.

Les correspondances recueillies révèlent des instants intimes voire même sensuels. Il y a des lettres qui témoignent du lien affectif, et même physique entre les jeunes gens. D'autres expriment le désir d'enlacer l'être aimé. Dans un courrier qu'il adresse à Ellen Kate S., le jeune homme qu'elle fréquente se plaint de la brièveté de leurs rencontres :

Nos rencontres sont toujours trop courtes. Oh que j'aimerais que les journées que je passe en ta compagnie ne finissent jamais. Sincère et éternelle, l'affection que tu me voues m'assure que le jour viendra où nous n'aurons plus à nous séparer. Oh ma chérie, j'ai du mal à t'expliquer ce que je ressens à l'instant et à quel point j'aimerais te serrer dans mes bras. J'entends une musique triste dans une des chambres voisines. Je ne peux retenir mes larmes. Je me languis tant de toi ma chérie<sup>2</sup>.

La passion, l'enivrement deviennent parfois palpables. En septembre 1893, Herbert P.H., photographe à Bromley, prendra la plume pour exprimer ses sentiments :

J'aimerais encore te serrer dans mes bras ma chérie et voir la flamme de l'amour briller dans tes yeux, comme ce fut le cas cette nuit inoubliable. Oh, j'ai tellement hâte que l'on revive cela quand je rentre. Tu n'as pas oublié tout ça, n'est-ce pas chérie ? Et tu tiendras ta promesse, n'est-ce pas ? Je garde depuis dans ma poche, contre mon cœur, le souvenir précieux que tu m'as donné cette nuit-là. Je peux même sentir son doux parfum qui n'a pas encore disparu<sup>3</sup>.

Traduire ces extraits abîmés par le temps est un travail délicat dans la mesure où les subjectivités représentées nous sont culturellement et

<sup>1</sup> "My dear Rose, with fond love I write these few lines to you hoping to find you quite well as it leaves me at the present dear I was pleased to hear you are coming to Stamford on Friday I shall be there at Stamford about two o'clock[sic] all be well and hoping to see you dear there I think that is all [...] best love and kisses believe[sic] me to remain yours for ever John xxxxxxxxxxxx", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Rosa N., 1888.

<sup>2</sup> "Only it is always such a short time, O I wish the day I am with you would never come to an end; only the deep everlasting love you feel for me, assured me, that once the day will come, we'll never have to part again. O darling, I cannot explain you how I feel just in this moment and how I wish I could hold you in my arms, as I just bear some sad music playing in one of them rooms. I could not keep back the tears coming into my eyes, it makes me feel so longing for you darling", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Ellen K.S., 1889.

<sup>3</sup> "I hope then to hold you darling once more in my arms and to see the love light in you dear eyes, as you looked on that night of nights. Oh how I long for it to come again when you meet me on my return. You have not forgotten that have you pet and you will keep your promise wont [sic] you. That precious keepsake you gave to me that night. I have kept in my breast pocket ever since and even the sweet smell of scent has not yet disappeared", cf. LFHA, "Petitions Admitted", Bessie H., 1896.

temporellement éloignées. Comme le souligne Roger Chartier dans l'avant-propos de son ouvrage collectif sur les correspondances, la lettre est en outre le véhicule de tout un « système de valeurs » propre à son auteur et associe nécessairement le lien social et la subjectivité<sup>1</sup>. On écrit à l'intention d'un destinataire précis, avec lequel on partage des souhaits, des intérêts, des caractéristiques culturelles. La qualité de la traduction dépend de la capacité du traducteur à s'imprégner d'autres normes culturelles et à faire en sorte que le système de valeurs en question soit accessible à ses lecteurs.

Face à ces messages du cœur, il faut œuvrer à préserver le parfum d'une prose spontanée, rapide, espiègle, afin de transmettre des sensations similaires ou du moins assez proches à travers la traduction. Daniel Gile évoque à ce sujet l'idée « d'équivalence des effets »<sup>2</sup> et l'importance de l'impact du texte sur le lecteur. Prenons pour premier exemple un extrait de correspondance datant de 1875. Quand le fiancé de la nourrice Mary Elizabeth H. raconte une anecdote, le style est télégraphique, la ponctuation absente. L'histoire nous parvient épurée, comme toute droit sortie de la bouche du jeune drapier. Il va à l'essentiel. Il manque des articles, l'agencement syntaxique relève de l'empilement. Il va falloir tenter de préserver l'oralité du message :

*I had a jolly laugh last Thursday went down to river with two fellows got in boat and was washed down stream could not get the boat up again and had to leave it the keeper saw us off the shawls [sic] and could not tell who it was luckily for us<sup>3</sup>.*

L'absence de répétition du sujet en anglais sera difficile à reproduire en français. Pour ce qui est du vocabulaire, l'usage d'un dictionnaire du français argotique et familier permettra de vérifier la pertinence du choix des mots. Pour traduire “*fellows*”, « copains » semble convenir puisqu'il est déjà utilisé à la fin du dix-neuvième siècle, alors que d'autres termes comme « potes » par exemple n'apparaissent dans les ouvrages qu'au début du vingtième siècle. Le terme « camarade » pourrait également convenir, utilisé lui aussi dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Quant au verbe « rigoler », il est déjà utilisé dès le début du dix-neuvième siècle<sup>4</sup>. Voici une proposition de traduction :

<sup>1</sup> Roger Chartier, « Avant-propos », dans Roger Chartier (dir.), *La correspondance, les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 9.

<sup>2</sup> Daniel Gile, *La traduction, La comprendre, L'apprendre*, Paris, PUF, 2005, p. 70.

<sup>3</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Mary E.H., 1875.

<sup>4</sup> Il est possible d'en consulter en ligne : <http://www.languefrancaise.net/bob/>, consulté le 23 avril 2015.

Jeudi dernier j'ai bien rigolé j'suis allé à la rivière avec deux copains on a prié [*sic*] un bateau le courant nous a emporté [*sic*] impossible de revenir en arrière on a dû [*sic*] abandonner le bateau et le garde nous a vu de la rive heureusement il nous a pas reconnu<sup>1</sup>.

Le ton des correspondances est bien souvent léger et familier. Les plaisanteries y sont monnaie courante. On se taquine. On rapporte des anecdotes amusantes de la vie quotidienne. Le traducteur se doit de retranscrire cet état d'esprit. Après son arrivée à Stuttgart, voici ce qu'écrivait l'ami de Violet P. : “*I hope it is not too fearfully hot in London. Here it is frightful. I always have to carry about a white umbrella which looks most absurd?*” Comment conserver le ton de la dérision adopté en fin de phrase ? La proposition de traduction suivante tient compte de ces paramètres : « J'espère qu'il ne fait pas une chaleur épouvantable à Londres. Ici, c'est atroce. Je ne peux pas sortir sans mon parapluie blanc. J'ai l'air bien ridicule ».

Dernier exemple. Il s'agit d'un passage extrait d'un billet doux reçu par Ada B., une femme de chambre, dans lequel il est question d'un échange involontaire de montres à gousset : “*I have your watch. Much to my surprise when I took mine off I found yours at the end of the chains. It keeps very bad time and takes after me I think as it is always 'too fast'?*” Il faudrait réussir à traduire le jeu de mots sans avoir recours à une décevante note de bas de page. Ici, nous avons fait le choix d'un ajout en fin de phrase afin d'explicitier le sens du segment et de balayer toute ambiguïté. « J'ai ta montre. À ma grande surprise, en enlevant la mienne, j'ai découvert que c'était en fait la tienne qui se balançait au bout de la chaîne. Elle n'est jamais à l'heure et me ressemble je pense, car elle avance toujours. Je fais toujours tout trop vite ». Cette licence créative semble tout à fait justifiable puisqu'elle permet de se rapprocher davantage de l'effet original du texte<sup>4</sup>.

Quels choix de traduction effectuer face aux erreurs d'orthographe et de grammaire qui parsèment les correspondances ? Les erreurs de langue témoignent de l'appartenance sociale, certes, mais il est extrêmement difficile de trouver l'équivalent adéquat dans la langue cible. Faire le choix de ne pas les retranscrire résulte néanmoins en une perte

<sup>1</sup> L'orthographe erronée de « pris » et de « dû » peuvent permettre de retranscrire la faute d'orthographe commise sur le terme “*shoal*”.

<sup>2</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Violet P., 1875.

<sup>3</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Ada B., 1894-Letter 15.

<sup>4</sup> Selon Delphine Chartier, il ne faudrait pas perdre de vue que, même si le traducteur n'a pas à inventer un contenu, c'est tout de même un écrivain, cf. Delphine Chartier, *Traduction : histoire, théories, pratiques*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012, p. 34.



non négligeable de sens et donc de fidélité au texte source. Le traducteur s'efforcera de trouver des équivalences pour que la traduction finale vienne refléter le niveau de langue original. Les quelques courriers écrits en français dans nos sources peuvent servir de point de départ à ce travail. Voici un exemple extrait de la correspondance échangée entre Ada M.W. et son fiancé, un fabricant de pipes français récemment exilé à New York. On y trouve une référence à un individu qui aurait fait des avances à la jeune femme :

Tu me dis que le Chinois à cherchez [*sic*] à ce que tu te donne [*sic*] à lui cela ne m'étonne pas de lui il voulait abuser de toi au rapport [*sic*] de ta misère. Tu lui diras de ma part que c'est un misérable salôt [*sic*] que s'il ne te respectait pas il devrait respecter ton enfant mais nous-nous rencontrerons peut être un jour. Si j'apprends que tu boive [*sic*] un verre dans sa société et que tu lui parles sa seras [*sic*] fini de toi<sup>1</sup>.

Ce billet au ton menaçant et parsemé d'insultes nous donne une idée du type de registre et d'écriture que le traducteur des lettres du *London Foundling Hospital* peut parfois s'efforcer de reproduire. Voici, pour revenir à notre corpus anglais, un premier exemple extrait d'une lettre datée de décembre 1893, écrite par un soldat caserné à Kensington qui fréquente une jeune bonne à tout faire de dix-neuf ans :

*My dear Ella, I jest [*sic*] take the opportunity of writing these few lines hoping you arrived home quite safe last Sunday. Dear Ella I hope you was [*sic*] not cross with me on Sunday evening if so I ham [*sic*] very sorry and you must forgive me you must let me know when you are coming ou<sup>2</sup>.*

Ici, la graphie représente les déformations phonétiques et nous laisse entendre l'accent populaire de ce jeune soldat : prononciation fautive de certaines voyelles (“*jest*”), ajout d'un ‘h’ aspiré (“*ham*”). Il fait aussi une erreur très commune de grammaire lorsqu’il utilise “*you was*” à la place de “*you were*”. Ces fautes d’orthographe, typiques des classes populaires, témoignent d’un niveau d’éducation fragile. Comment retranscrire ceci en français ? Voici une proposition de traduction :

Ma chère Ella, je t'écris quelques lignes j'espère que t'es bien arrivée à la maison dimanche dernier. Chère Ella, j'espère que t'as pas été trop fâchée dimanche soir. Si c'est le cas, j'suis vraiment désolé. Excuse-moi et dis-moi quand est-ce que tu pourras sortir.

<sup>1</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Ada M.W., Lettre du 8 avril 1889.

<sup>2</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Ella W., 1895.

Un autre extrait datant des années 1890 dans lequel la graphie retranscrit la prononciation incorrecte mérite d'être cité ici. Le jeune homme est Autrichien, ce qui explique les erreurs de grammaire et d'orthographe : “*You tell me you fell as you must poison or drown yourself this you have not neversey [sic] think there are more girls which had fallen, you are not allown [sic].*” Il sera délicat de trouver un équivalent. Voici une proposition de traduction : « Tu dis que tu as envie de t'empoisonner ou de te noyer, ça, tu dois plus jamais dire, beaucoup des filles comme toi ont perdu leur vertu, tu n'es pas seule ».

Autre exemple typique de notre corpus, il s'agit cette fois-ci d'une lettre beaucoup plus solennelle, puisqu'il est question d'une déclaration d'amour. Écrite par Robert G., un jardinier épris d'une femme de chambre qui travaille dans la même maison, elle véhicule les sentiments les plus secrets de ce jeune homme. Il lui adresse une longue lettre que nous avons retrouvée dans nos sources. Malgré l'écriture appliquée, bien des erreurs de langue parsèment ce courrier et nous renseignent sur le niveau d'éducation du jeune homme :

*Dear Miss, For a considerable time I have been deeply in love with you and have felt anxious to make known to you the real state of my feelings towards you [...] It is my intensions to propose marriage to you I this day offer you my fortune heart and hand not mearley [sic] for the honour of proposing to a lady but because you are the only one in the world with whom I could wish to have my future lot in life. I must confess I dearley [sic] love you [illisible] more than pen can right or tounge [sic] can tell it is utterley impossible for me to describe my feelings of love towards you [...]².*

Ici encore la graphie représente les déformations phonétiques. Il faudrait pouvoir trouver un équivalent aux fautes récurrentes qui correspondent à une mauvaise prononciation de certains mots : “*mearley*”, “*dearley*”, “*utterley*”. Nous avons opté pour une déformation de mot en français qui reflète l'accent du locuteur. En l'occurrence, nous avons choisi l'élision de la voyelle « e », très courante dans certaines régions de France et qui se retrouve parfois à l'écrit (« je vous » devient « j'vous », ou encore « de le » devient « d'le »). Nous avons aussi décidé d'ajouter des fautes d'orthographe courantes ainsi que quelques signes de ponctuation pour faciliter la lecture du texte français :

Chère mademoiselle, ça fait très longtemps que je suis éperdument amoureux de vous et que je désire vous dévoilez [sic] la vraie nature de mes sentiments [...].

<sup>1</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Julia R., 1895.

<sup>2</sup> LFHA, “Petitions Admitted”, Harriet H., 1878.

J'ai l'intension de vous demander en mariage et j'vous offre en ce jour, mon cœur et ma main, pas juste pour le privilège de demandé [*sic*] une dame en mariage mais parce que vous êtes la seule au monde avec qui je désire faire ma vie. J'avoue que j'vous aime beaucoup [...] plus qu'il m'est possible de l'écrire ou d'le dire. Il m'est absolument impossible de décrire tout l'amour que je ressens.

Tel un livre ouvert sur le passé, les correspondances retrouvées dans les archives du *London Foundling Hospital* font soudain ressurgir des fragments de l'intimité de couples qui viennent de se rencontrer et se fréquentent assidument. Amour naissant rime avec complicité et les lettres participent de la cristallisation provoquée par le sentiment amoureux. Face à ces écrits populaires, le traducteur doit trouver des équivalences pour se rapprocher de l'effet original provoqué par la lettre. Il s'agit ainsi surtout de reproduire les sensations, de réduire le fossé culturel, bref de proposer au lecteur de la traduction un accès direct et authentique à ces témoins de subjectivités passées. Rassembler de tels messages du cœur en un recueil est en soi un véritable acte de mémoire.

Florence PELLEGRY<sup>1</sup>

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

### *Sources primaires*

*London Foundling Hospital Archive* (L.F.H.A.), Pétitions acceptées, 1875-1901, *London Metropolitan Archives* (L.M.A.).

### *Sources secondaires*

Barret-Ducrocq, Françoise, *L'Amour sous Victoria : sexualité et classes populaires à Londres au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1989.

Bensoussan, Albert, *J'avoue que j'ai trahi, essai libre sur la traduction*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Berman, Antoine, *La Traduction ou la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

Brenot, Philippe, *De la lettre d'amour*, Paris, Éditions Zulma, 2000.

Chartier, Delphine, *Traduction : histoire, théories, pratiques*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012.

Chartier, Roger (dir.), *La correspondance, les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> Siècle*, Paris, Fayard, 1991.

Dauphin, Cécile, « Les manuels épistolaires au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Chartier, Roger (dir.), *La correspondance, les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991.

---

<sup>1</sup> DIRE, Université de La Réunion.

- Eco, Umberto, *Dire presque la même chose, expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2006 (2003).
- Gile, Daniel, *La traduction, La comprendre, l'apprendre*, Paris, PUF, 2005.
- Grassi, Marie-Claire, « La lettre en archives : Approche Méthodologique », dans Sohn, Anne-Marie (dir.), *La Correspondance, Un document pour l'Histoire*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, Coll. « Cahiers du GRHIS », n°12, 2002.
- Leclerc, Yvan, *Correspondances amoureuses*, Paris, Éditions Garnier, 2010.
- Mackay, James, *Philatelic Terms Illustrated*, London, Stanley Gibbons, 2003.
- White, Jerry, *London in the 19th Century, A Human Awful Wonder of God*, London, Vintage Books, 2008.